



Anne Teresa de Keersmaecker décape en maître « Les Quatre Saisons »

Ariane Bavelier

La création de la chorégraphe belge sur la musique de Vivaldi déconcerte avant d'émerveiller.

Un néon clignote dans le silence, puis tout un mur. À quelle fréquence ? Voilà posée la question du rythme. Anne Teresa de Keersmaecker s'attaque aux *Quatre Saisons* de Vivaldi, et on se doute qu'elle ne va pas les chorégrapier comme elle s'est emparée de Reich, Schönberg ou Biber. Le défi est de faire entendre cette partition vraiment pour ce qu'elle est. L'intitulé de la pièce, reprenant le nom donné par Vivaldi aux douze concertos ouverts par *Les Quatre Saisons*, souligne la dimension du projet : *Il cimento dell'armonia e dell'inventione*. La tâche est d'ampleur : la chorégraphe s'adjoit la complicité de Radouan Mriziga, chorégraphe bruxellois originaire de Marrakech et passé par Paris, l'école de chorégraphie d'Anne Teresa de Keersmaecker. « J'ai été très heureux de cette invitation d'Anne Teresa parce que cette musique permet de travailler sur la question de la mémoire collective », dit-il. La chorégraphe, qui a découvert pour cette création les sonnets écrits par Vivaldi, met de

son côté l'accent sur les relations de l'homme à la nature.

La pièce débute en silence et dans un clair-obscur doré qui baigne scène et spectateurs. Lumière d'automne pour un seul danseur qui déroule des marches sur la scène où luisent les constellations d'Anne Teresa de Keersmaecker, ensemble de cercles, de courbes, de diagonales, comme autant de tracés possibles de la danse. Le silence est à peine troublé par les sons des pieds, du souffle. L'homme ouvre les bras, les doigts, lance la jambe, tourne la tête, vire. On voit bien qu'il danse, mais quoi, au juste ? La musique reste coupée. On essaie de retrouver dans nos têtes les mesures des *Quatre Saisons*. On croise les doigts secrètement pour que les chorégraphes ne nous imposent pas une soirée Vivaldi en silence, sous quelque prétexte avant-gardiste.

Voltes et vibrations

Les minutes passent. On s'affûte, ou on se décourage. Ce serait presque rassurant de pouvoir entendre la musique d'attente de France Travail lors-



Il cimento dell'armonia e dell'invenzione magnifie le jeu entre la danse et la musique, qui s'enrichissent l'une de l'autre dans un mouvement de spirale irrésistible. ANNE VAN AERSCHOT

que, d'un coup, la sono balance quelques mesures de « L'Automne ». Magistrales, décapées par l'archet de la chef d'orchestre et violoniste Amandine Beyer, des mesures qui prennent tout l'espace, voltes et vibrations. La danse se poursuit adossée à elles sans rupture, comme si le danseur ne faisait finalement que donner à entendre ce qui menait ses pas. Le silence se fait à nouveau, les danseurs sont maintenant quatre sur scène, deux par deux, hip-hop, poses sur la tête, lancer d'un poids invisible, et à nouveau la tentative pour le spectateur d'imaginer la musique sous les pas, et, faute d'y réussir, d'observer sans l'entendre ce qu'il y a de tellement dansant dans la

musique de Vivaldi. Les danseurs vont par deux, s'esquisse le galop d'un cheval, les bras prennent les poses de profil des personnages sur les vases antiques. Le vocabulaire se dessine tel qu'il sera jusqu'au bout de cette pièce d'une heure trente. Il puise dans la nature sans même passer par le détour de la stylisation : semailles, vols d'oiseaux, arbres aux jambes noueuses, glissades de patineurs, titubements d'après-banquet, siestes, labours, et même des ronflements et des aboiements...

L'exercice semblerait intéressant mais austère si on en restait là. Cependant, la pièce bascule : à la faveur du « Printemps », les danseurs s'élancent de toutes leurs forces dans un pas

de quatre et leur danse, par sa seule musique sur le sol, fait entendre Vivaldi. Dès lors, les chorégraphes remettent le son. Des silences l'interrompent de temps en temps, juste pour pointer le désordre du climat, des tranches d'hiver en plein été, mai au balcon, Noël au tison et Pâques à la Toussaint. Juste aussi pour relancer ce jeu entre la danse et la musique, qui s'enrichissent l'une de l'autre, sans surenchère inutile mais dans un mouvement de spirale irrésistible qui porte le spectateur au sommet de la liesse et de l'émerveillement. ■

Festival d'automne, au Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt, à Paris, jusqu'au 22 septembre, puis en tournée en France et en Belgique.